

VENERIE



Un déplacement du Rallye les Amognes en pays d'Ouche

Le 3 novembre 1959, l'équipage prenait un grand brocard en trois heures en forêt de Jaligny. À la curée, Maurice de Seroux me fit part de l'invitation de son frère, le baron Jacques de Seroux, propriétaire du château de L'Hermite et d'une partie de la forêt de Breteuil en Normandie. Celui-ci mettait à notre disposition son chenil et sept attaques en forêt de Breteuil. Nous acceptâmes avec enthousiasme cette généreuse invitation.

La famille de Seroux tenait par héritage cette propriété d'une tante de Songeons. Les Songeons furent dans le passé d'acharnés veneurs dont les exploits étaient restés célèbres en Pays d'Ouche. Maurice faisait de son oncle, le comte René de Songeons dernier du nom, un portrait pittoresque. Selon son neveu, cette homme plutôt petit, à la barbi- chette fleurie, termina sa carrière en chassant le papillon à courre sur des poneys américains. Mais les dires de Mau-

rice, personnage haut en couleur d'une drôlerie sans pareille, n'étaient pas toujours parole d'évangile.

Toutefois, Maurice ne manquait jamais à la curée de sonner "La Songeons" en souvenir de cet oncle veneur. C'était un grand moment ! Car il sonnait seul, avec application, le nez en avant et le postérieur tendu par l'effort. Dans sa béatitude céleste, l'oncle devait sourire dans sa barbe, mais peiner tout de même à reconnaître sa fanfare.

Le comte René de Songeons par Karl Reille



LE RALLYE LES AMOGNES EN PAYS D'OUCHÉ

Suite...

Le 9 novembre au matin, l'équipage au grand complet s'ébranla donc et mit le cap sur la Normandie. Nous arrivâmes à l'Hermite dans l'après-midi. Jacques de Seroux était absent, retenu à Paris par ses affaires. Nous allons être reçus, m'expliqua Maurice, par M. de Saint-André, ancien ami de sa tante.

M. de Saint-André nous reçut effectivement avec l'aisance d'un grand seigneur. Grand, mince, le nez un peu fort dans un visage sévère au front dégarni, le bonhomme ne

d'un lot de chasse à tir en forêt de Breteuil. Celui-ci parut très surpris quand nous le mîmes au courant de nos intentions. Manifestement, il n'avait pas été prévenu de notre arrivée. Il se montra néanmoins conciliant et promit de nous laisser passer sur son territoire, mais nous prédit des difficultés sur les autres lots.

Le lendemain matin, nous quitâmes le chenil par l'allée somptueuse qui mène directement en forêt. Très vite, les chiens trouvèrent une voie de bon temps et lancèrent un brocard qui, d'un bond, franchit l'allée devant nous.

La forêt était superbe et bien percée. La voie était bonne et la chasse s'en allait bon train, agrémentée de nos vigoureux bien-aller. Nous avions dû sortir de notre territoire, car nous retrouvâmes Moïse, vraisemblablement dans son lot, accompagné d'amis. Nous nous arrê tâmes un instant pour les saluer. Mais notre animal perçait, droit devant lui, et nous devions coller aux chiens pour ne pas le perdre.

Après une heure d'un train d'enfer, le brocard choisit la ruse pour se débarrasser de ses poursuivants. Il fit un hourvari et les chiens emportés par leur élan restèrent en balancé. À cet instant, une voiture s'arrêta à notre hauteur et ses occupants nous intimèrent l'ordre d'arrêter. Nous entendîmes alors une vive altercation venant d'un carrefour voisin où nous apercevions les voitures de la chasse qui nous avaient précédés. Je repris les chiens et me dirigeai vers le lieu de ces vociférations dont les décibels remplaçaient maintenant désagréablement la musique de la meute.

Jacques de Seroux était pris à partie par un homme corpulent et sanguin, dont la colère et l'indignation s'exprimaient par un vocabulaire assez gratiné. L'expérience m'avait appris qu'il

était inutile d'essayer de calmer un homme dans cet état. Il faut laisser passer l'orage. Jacques de Seroux avait certes fait un oubli, mais cet homme extrêmement courtois ignorait simplement l'espace nécessaire au déroulement d'une chasse à courre. Il opposait à cette avalanche d'insultes une passivité muette sur laquelle venait se briser le courroux de son adversaire qui reprit souffle un instant. J'en profitai pour prendre le relais.

C'est M. Couty, le locataire du lot, me glissa-t-il à l'oreille. Je me présentai, entouré de mes chiens et priai cet homme, meurtri dans son honneur, de bien vouloir excuser notre intrusion sur son territoire.

Mais, à vous je ne reproche rien, Monsieur, m'assura-t-il. J'en veux simplement à ce fichu baron qui n'a pas daigné me prévenir. Il se croit toujours aux temps des seigneurs ! Je lui fis part de mon embarras de ne pas pouvoir chasser après avoir fait 400 kilomètres. *Entre passionné, lui dis-je, on doit pouvoir trouver un arrangement.* Couty n'était pas un mauvais bougre.

Venez me voir demain matin avec de Seroux, proposa-t-il.

Je le remerciai vivement, mais je lui demandai, quand même, en souriant, de bien vouloir, dans cette éventualité, adoucir un peu son vocabulaire envers son voisin. Couty rit alors franchement et me rassura : *Ne vous inquiétez donc pas, Monsieur, chez moi tout se passera bien.*

Je transmis l'invitation à Jacques de Seroux qui s'était retiré à l'écart. Il fut d'abord très réticent.

Après les paroles ordurières de ce Monsieur à mon égard, c'est fort désagréable, avoua-t-il.

Bah ! lui dis-je, les paroles sont fumées que le vent emporte. D'ailleurs, nous n'avons guère le choix et je lui promis qu'il serait



Photo : courtoisie

En 1900 : le comte de Songeons
(2^e à droite)

manquait pas d'allure. Il était en tenue de cheval, la canne à la main. Une longue redingote noire lui descendait aux genoux, mais en guise de cravate, il portait autour du cou un rouleau de coton, tenu par une bande Velpeau. "Je suis affligé, nous expliqua-t-il, le plus naturellement du monde, d'un torticolis tenace, je me suis donc mis un feu réservé aux chevaux !".

Installés à proximité de ses chiens dans les communs, nous rejoignîmes notre hôtel dans la petite ville de Rugles.

Au bar du restaurant, nous fîmes connaissance de Moïse, marchand de poissons dans la ville et locataire

correctement reçu. Enfin, il accepta... Ouf !

De retour à l'Hermite, nous mêmes Saint-André au courant de l'incident.

Mais c'est un cas de duel ! s'exclama-t-il. Il faut convoquer cet individu ici et régler l'affaire au sabre ! Et sabrant l'air de sa canne, il rate de peu une potiche posée sur la commode du salon.

À la seule pensée de voir débarquer dans son salon Couty armé d'un sabre, notre hôte blêmit.

Je pense, Monsieur, dis-je en riant *que l'affaire se règlera plus facilement autour d'un verre de whisky. Si cet énergumène avait eu un sabre dans les mains, tout à l'heure, ajouta Maurice, mon frère était coupé en deux sans coup férir - et se tournant vers Saint-André :*

J'ai une meilleure idée, cher Monsieur, ne pourrions-nous pas faire curée sur un flacon de vieux calva pour nous consoler de celle dont les chiens sont privés ?

Saint-André s'exécuta avec regret. Il faisait manifestement de la rétention de calva et veillait avec une jalousie féroce sur la cave. Cette attitude devait être l'occasion, durant notre séjour, de conflits permanents avec Maurice dont l'attirance pour cette boisson était irrésistible.

Le lendemain, l'entrevue fut un peu tendue entre le baron et son voisin, mais finalement tout se passa bien. Couty nous offrit un whisky et nous donna un droit de passage sur son lot pour tout le mois de novembre. Il était dans l'obligation d'aller à un enterrement le mardi suivant, mais il nous promit de donner des instructions à ses actionnaires.

Nous pûmes regagner nos pénates nivernaises l'esprit en repos.



Le mardi matin, nous partîmes à 5h de Vaux-Vivier. Il faisait froid et le sol était fortement gelé. Maurice, qui avait couché à la maison, s'engouffra à l'arrière de la voiture, emmitoufflé dans une couverture, son éternelle pipe au bec. Peu avant Bourges, une âcre odeur de fumée envahit l'habitable. Notre passager s'était endormi et prenait feu. Nous nous arrêtrâmes en catastrophe. La pipe en tombant avait mis le feu aux coussins du dormeur qui émit quelques grognements confus. D'autorité, Bernadette confisqua la pipe.

Le reste du parcours se passa sans encombre et nous arrivâmes à Rugles à 10h30 pour déjeuner. Maurice était réveillé et déchaîné. Le patron, qui riait aux larmes, peina à nous servir.

"Mais c'est un cas de duel !"

À 11h30, nous étions à cheval en forêt. Il faisait un temps de chasse merveilleux avec un vent d'ouest modéré et une petite pluie fine, qui parfumait le sous-bois. Les veneurs de cette région ne connaissent vraiment pas leur bonheur.

Les chiens attaquèrent très vite. Ils criaient à "déraciner les chênes". Pendant deux heures, ils trimballèrent leur chevreuil en lui soufflant au poil. Celui-ci cherchait son salut sur les allées et les lignes pierrées, mais les Poitevins ne lui laissaient aucun répit.

Nous arrivâmes ainsi au bon milieu d'une chasse à tir, en plein centre du lot St Pierre, chez Couty ! Mais cette fois, aucune protestation, bien au contraire, tous les chasseurs

saluaient bien bas La Broussaille, qui avec son galon de vènerie sur la toque passait pour le chef. La Broussaille recevait ces hommages avec son flegme habituel.

À entendre les chiens, l'animal devait être sur ses fins. Mais un coup de fusil claqua sec devant la chasse. Nous nous précipitâmes. Notre chevreuil venait d'être tué par un pauvre type qui n'y comprenait absolument rien. Il fallut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Nous demandâmes aux chasseurs à tir l'intérieur du chevreuil pour une curée rapide et nous leur laissâmes le reste.

Le samedi 14, la chance tourna enfin. L'équipage prit un brocard en 1h30. Les honneurs furent faits à Chantal Forthomme. Nous eûmes droit bien évidemment à "La Son-geons", sonnée avec émotion pour la première fois en Breteuil depuis la guerre.



Le mardi 17, il faisait un temps épouvantable avec une forte pluie. On attaqua un grand brocard dans la Vente Alix.

L'animal déboucha en direction de la gare d'Ambenay. La plupart des cavaliers perdirent la chasse. Je restai seul avec Maurice de Seroux qui avait une forte fièvre. Sa toque avait déteint sous la pluie. Son visage était noir comme celui d'un nègre. Il peinait sur la jument "Jardinière". Il encensait et faisait sans cesse des appels de mains. Chaque fois, elle déposait sur la toque et la tunique de son cavalier un flocon d'écume. Maurice ressemblait maintenant à un Père-Noël équestre, mais noir.

LE RALLYE LES AMOGNES EN PAYS D'OUCHE

Suite...

- Elle va me tuer, m'assura-t-il.
- Eh bien ! Vends là donc avant.
- Je ne peux pas, je l'aime, me répondit-il, d'un air sombre.

Notre animal suivit la voie du chemin de fer, puis rusa dans les prairies et finalement se forlongea. Maurice terrassé par la fièvre et par Jardinière me quitta. Je restai seul dans la plaine inondée. La pluie tombait dru et glaciale. Les chiens n'avaient plus aucune connaissance de la voie, car les clôtures en fils de fer barbelés ne laissaient aucun sentiment. Un peu en arrière, un petit buisson isolé constituait mon seul espoir. Le che-

L'animal sauta la route Breteuil-Ambenay hallali courant et fut porté bas à la Cabanne Colas. Il était 5h et la nuit tombait.

Les honneurs furent faits à la vicomtesse Marie-Ange de Cambourg.

Nous retrouvâmes Maurice à l'Hermitte. Il allait mieux grâce à un vieux calva soutiré à ce pauvre Saint-André qui envisageait maintenant une alliance avec Couty pour nous éloigner à jamais de sa cave.

Avant le dîner, à l'hôtel, Marie-Ange offrit le champagne à l'équipage. La soirée fut très gaie. Marie-Ange était

mon épouse montée sur une excellente trotteuse, Maurice sur Canapé, trotteur un peu panard mais surdoué d'après son cavalier et mon frère Pierre sur Mireille, petite jument de pays, aussi valeureuse que le fameux Ragotin du curé de Chapai-ze. Venaient ensuite Olivier Devaulx de Chambord sur Rose Grise, jument de pur-sang, et son frère Yves excellent cavalier, qui montait sa jument Belle de Nuit.

La Broussaille, qui avait dû mettre un peu trop de calva dans son café, était en retard et se trouvait assez loin derrière.

Guerly, l'épouse d'Olivier, me ratrapa en voiture et m'annonça que La Broussaille venait de tomber de cheval sur le goudron.

- A-t-il du mal ?

- Oui, sans doute, me dit-elle, ses petites jambes battent l'air comme un lapin qu'on achève.

- Bigre ! Je fis demi-tour en vitesse. Je retrouvai La Broussaille assis sur le bas-côté de la route.

- Alors, La Broussaille, rien de cassé ?

- Non, Monsieur, mais c'est "c'te grande jument" qui m'a fichu par terre sur un écart. Il montait en effet une grande trotteuse, très douce, d'un mètre soixante quinze au garrot. Il ne lui pardonnait pas sa taille. "C'te grande jument", qui n'avait aucun remord, broutait tranquillement l'herbe sur le bas-côté en attendant son cavalier. On aida La Broussaille à se remettre en selle et peu de temps après, les chiens firent une attaque fulgurante sur un brocard. Tous les cavaliers me suivirent, au galop et en peloton, car l'allée était très large. Soudain, j'entendis un cri angoissé. "Attention, Laissez-moi passer".

On s'écarta rapidement et Rose Grise passa entre nous comme une flèche. Olivier, debout sur les étriers, était raide embarqué. Nous



Photo : courtoisie

En 1959 : (de g à dr) Maurice de Seroux, Yves Devaulx de Chambord et Bernadette Pignot

vreuil avait eu le bon esprit de s'y remettre. Quel relancer ! La chasse rentra en trombe en forêt et je sonnai bien aller sur bien aller. De tous les côtés, les cavaliers ralliaient. Les chiens criaient comme des démons. Nous devons, pour les suivre, marcher à plein galop dans les belles allées de Breteuil. La chasse passa comme un orage au Rond Le Chat, Pierre Arielle, le Rond de la Reine.

jolie. Elle avait un teint de rose et une chevelure d'or magnifique. Coquette et mutine, elle adorait la vie.



Le samedi 21, nous quittâmes l'Hermitte par un petit goudron pour attaquer dans un autre canton. Je partis devant avec la meute. Suivaient

vîmes bientôt son fond de culotte disparaître à l'horizon.

Dédidément, ce devait être la journée des malheurs. La forêt était encore détrempée des pluies diluviennes du mardi. Mon épouse chuta dans une profonde flaque d'eau. Maurice grossit l'événement. Il prétendit que passant par là à notre suite, il avait vu une natte à la surface de l'eau. Sautant de cheval en vitesse, il tira sur la natte et sauva la maîtresse d'équipage d'une noyade certaine. À l'écouter, nous chassions comme des sauvages ! Les chiens bouscullaient leur chevreuil depuis plus d'une heure maintenant, sans un défaut. Maurice, qui avait de nouveau disparu, nous revint couvert de boue. Il était, selon ses dires, tombé dans une mouille et son cheval Canapé l'en

d'Ecouvies. C'était une personnalité de la vènerie. Il avait toujours montré beaucoup de sympathie envers notre modeste équipage.



Nous quittâmes donc le Nivernais un peu plus tôt, pour vérifier en arrivant si tout était en ordre. Heureusement ! car nous trouvâmes deux chevaux déferrés dont le fameux Canapé. Maurice, immédiatement, soupçonna Saint-André d'aller nuitamment défermer les chevaux afin de vendre les fers à la ferraille pour s'acheter du tabac. Quelle idée saugrenue ! Mais il ne voulut pas en démordre. Décidément, ces deux êtres-là étaient aussi extravagants l'un que l'autre.

Maurice tint à faire le bois, Avec

Derrière moi, Canapé, survolté par l'ambiance, tirait comme un treuil. Maurice poussait des hurlements et me suppliait d'arrêter, clamant en termes crus, à qui voulait bien l'entendre, sa douleur due à un étranglement de ses attributs virils par son caleçon !

Nous arrivâmes ainsi au Rond de la Reine au milieu d'une foule hilare. La Broussaille heureusement ramenait les chiens. En passant devant Henri de Falandre, je lui dis en riant : *"Ne vous inquiétez pas, Monsieur, ce n'est qu'un clin d'œil à un grand veneur de cerf"*.

À 14h enfin, les chiens lancèrent une grande chèvre près du Rond d'Orléans. Elle se fit tourner en forêt durant une heure sans défaut, puis déboucha à Ambenay, passe la Risle au-dessus du chenil de l'Hermitte et fut prise au Cheptel, près de Rugles après un bon débucher en Pays d'Ouche et deux heures de chasse. Les honneurs furent faits au comte Henri de Falandre.

Nous retraits à l'Hermitte à cheval. La nuit tombait et les routes devenaient dangereuses. Maurice qui avait copieusement arrosé la prise de la chèvre, refusait de quitter le milieu de la chaussée. Une voiture l'évita de justesse. Mon frère Pierre lui reprocha cette attitude stupide. Il répondit superbe : *"Je suis capitaine de gendarmerie et je les emmerde !"* Maurice était effectivement capitaine de réserve dans la gendarmerie. Encore un ou deux verres de calva et il sera colonel avant d'arriver à l'Hermitte.

Il ne restait plus qu'à s'en remettre à Saint-Hubert. Heureusement la circulation était beaucoup moins intense qu'aujourd'hui.

Le 28, l'équipage prit encore une chèvre moyenne qui fit un petit parcours. Au cours de cette dernière chasse, nous traversâmes un domai-

"À l'écouter, nous chassions comme des sauvages !"

avait sorti en prenant une souche à pleines dents !!

Mais tout a une fin, notre chevreuil se fit prendre de volée après 2h de chasse.

De retour à L'Hermitte, nous retrouvâmes Olivier sain et sauf. Rose Grise avait galopé jusqu'à épuisement, traversant plusieurs routes sans rencontrer heureusement une seule voiture.

Le 24 novembre, l'équipage devait recevoir le comte Henri de Falandre, Vice-Président de la Société de Vènerie et Maître d'Equipe de cerf en forêt

Bernadette, je rejoignis l'hôtel où nous avions invité Henri de Falandre à déjeuner. A 11h un public très sélect nous attendait au rendez-vous. Au rapport, Maurice donna un grand brocard dans le Bel Herbier. Les chiens mis à la voie restèrent muets, puis attaquèrent furieusement. Dans les récris, quelque chose me troublait. Bondit alors hors de l'enceinte un cerf dix-cors, gros comme un âne, à la ramure impressionnante. Gêné sans doute par ses bois, il s'en alla par l'allée jusqu'au Rond de la Reine. Je partis à plein galop derrière pour aider La Broussaille qui fouaillait déjà.

LE RALLYE LES AMOGNES EN PAYS D'OUCHE
Suite...

ne où des bouilleurs de cru s'affairaient à distiller le cidre pour obtenir de fameux calva si cher à Saint-André et à Maurice. Ils tinrent absolument à nous faire goûter leur production. Seigneur Dieu ! Je ne sais à quel degré sort de l'alambic cette eau de feu. Mais elle aurait pu, sans doute, réveiller un mort.

Maurice, comme d'habitude, vida son verre cul sec. Il en perdit un instant la parole. Puis, reprenant souffle, *Sacrebleu !* dit-il *Oh là ! Oh là là.*

- *Il a du fruit*, dit en souriant l'homme qui l'avait servi.

- *Il est surtout raide*, répondit Maurice, *il peut attendre sans problème l'an 2000.*



- *Bah !* assura l'autre, *il faut le boire le matin à jeun, ça dégrasse.*

Le lendemain, l'équipage quitta à regret L'Hermite et ses hôtes si sympathiques. Et puis, nous avons pu le constater dans cette belle forêt, la voie dans le Centre est moins bonne fille que dans l'Ouest.

Bernard Pignot

Illustrations : D. de Martimprey

Le Beaujolais de la Vénérerie

"Rallye Les Avenières"

Réservez dès maintenant votre Beaujolais Nouveau du Rallye des Avenières

Guy Sapin - propriétaire récoltant

Le Massacrier - 69620 Ste Paule

tél. & fax. 04 74 71 21 60 - port. 06 75 21 55 82

e-mail : avenieres@wanadoo.fr

